

ODE ⁽¹⁾

Le petit enfant Amour
Cueillait des fleurs à l'entour
D'une ruche, ou les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette
Luy piqua la main douillette.

Si tost que piqué se vit :
Ah ! je suis perdu (ce dit) ;
Et s'en-courant vers sa mère
Luy montra sa playe amère :

Ma mère, voyez ma main
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une esgratignure !

Alors Vénus se sou-rit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main luy a soufflée
Pour guarir sa playe enflée.

Qui t'a, dy-moy, faux garçon,
Blessé de telle façon ?

(1) Cette délicieuse piécette est en maints endroits imitée d'Anacréon.

Sont-ce mes Grâces riantes
De leurs aiguilles poignantes?

Nenny, c'est un serpenteau,
Qui vole au printemps nouveau
Avecque deux ailerettes
Ça et là sur les fleurettes.

Ah! vrayment je le cognois
(Dit Vénus); les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Mélissette (1).

Si donques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halesne espoinçonne
La main de quelque personne;

Combien fais-tu de douleur
Au prix de luy, dans le cœur
De celuy en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes?

(Odes.)

RONSARD.

(1) Miel, en grec : *Méli*.

Nous n'avons pas à dire ici quel fut RONSARD le Vendômois (1524-1585) à qui l'on doit, ainsi qu'à Du Bellay, l'une des plus importantes transformations qui aient agité les belles-lettres françaises. Gentilhomme et lettré de la plus noble souche, le chef de la Pléiade garde toujours, même dans la sensualité, le ton le plus discret, allié à une hauteur et à une sensibilité dont la distinction constitue le charme essentiel. Ses poèmes, où l'appareil mythologique est la seule gêne à une inspiration vive et somptueuse, rappellent ces bas-reliefs de notre Renaissance dont la grâce vigoureuse fait oublier l'archaïsme un peu monotone.

BAYSER

Sus, ma petite Columbelle (1),
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paye ce qu'on me doit :
Qu'autant de baysers on me donne,
Que le poëte de Veronne
A sa Lesbie en demandoit.

Mais pourquoy te fay-ie demande
De si peu de baysers, friande,
Si Catulle en demande peu ?
Peu vrayment Catulle en désire,
Et peu se peuvent-ilz bien dire,
Puis que compter il les a peu.

De mille fleurs la belle Flore
Les verdes rives ne colore,
Cérès de mille espicz nouveaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins, et mille
Bacchus n'emplit pas ses tonneaux.

(1) Faustine, dame romaine, fameuse par sa beauté, inspira à Joachim du Bellay ce petit poème sensuel. Le surnom de « Columbelle » qu'elle porte ici vient du nom de *Columba* que lui donne l'Angevin, dans les poèmes en latin qu'il lui dédiait dans le même temps. J. du Bellay habita Rome de 1552 à 1557 comme attaché à la personne de son parent, le cardinal du Bellay, qui y était ambassadeur.

Autant donc que de fleurs fleurissent,
D'espicz et de raysins meurissent,
Autant de baysers donne moy :
Autant je t'en rendray sur l'heure,
A fin qu'ingrat je ne demeure
De tant de baysers envers toy.

Mais sçais-tu quelz baysers, mignonne ?
Je ne veulx pas qu'on les me donne
A la Françoise, et ne les veulx
Telz que la Vierge chasseresse
Venant de la chasse les laisse
Prendre à son frère aux blonds cheveux :

Je les veulx à l'Italienne,
Et telz que l'Acidaliene (1)
Les donne à Mars son amoureux :
Lors sera contente ma vie,
Et n'auray sur les Dieux envie,
Ny sur leur nectar savoureux.

(*Odes.*)

JOACHIM DU BELLAY.

(1) L'un des multiples noms de Vénus.

LE SONNET DE L'IDÉE (1)

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'éternel, si l'an qui faict le tour
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu mon âme emprisonnée ?
Pourquoi te plaist l'obscur de nostre jour,
Si pour voler en un plus cler séjour
Tu as au dos l'aele bien empanée ?

Là est le bien que tout esprit désire,
Là, le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore.

Là, ô mon âme, au plus hault ciel guidée,
Tu y pourras recongnoitre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

(*L'Olive.*)

JOACHIM DU BELLAY.

(1) Les sonnets de *L'Olive* (celui-ci est le 113^e) sont dédiés à une demoiselle de Violle, dont le poète avait fait sa platonicienne maîtresse.

Théoricien de « la Pléiade », JOACHIM DU BELLAY (vers 1525-1560) n'égala point, dans ses poèmes, les beaux principes qu'il propageait si vaillamment. Il disait que les vers n'étaient pour lui qu'un passe-temps à ses occupations auprès du cardinal du Bellay, et, en effet, bien qu'il donna le meilleur de sa passion aux lettres, sa poésie souvent dissimule sous l'apprêt la tendance naturelle au pittoresque. Mais du Bellay apporta plus qu'aucun autre, dans la poésie amoureuse, cette note grave, ce platonisme, qui transfigure le sentiment en pure abstraction et qui brille dans le « Sonnet de l'Idée ». La pièce du « Bayser » montre bien le côté agréable et mutin du talent de l'Angevin.

DANS UN BOUQUET

ENVOYÉ LE MERCREDI DES CENDRES

Ce Bouquet de menu fleurage
Vous servira de tesmoignage
Que nos beaux jours coulent soudain,
Comme la fleur, et qu'il faut prendre
Le plaisir sans le surattendre
Ny le remettre au lendemain.

Sans attendre que la vieillesse
D'une froide et morne paresse
Rende nos membres froids et gours,
Passant en douceurs amoureuses
Et mignardises gracieuses
Ce qui reste de nos beaux jours.

Aussi bien cette Parque fière
Pour nous coucher dedans la bière
Desja nous attend sur le port,
Mon Cœur, croyez-moi je vous prie,
Passons doucement nostre vie,
On ne sent rien après la mort.

Rien n'y a d'apparence humaine,
Il n'y a sang, ny poulz, ny veine,
Cœur, poumon, ny foye, ny ners
Ce n'est rien qu'une ombre légère
Sans sentiment et sans artère,
Proye de la terre et des vers.

Vous savez ce que dit le Prestre,
Quand plus devôt de sa main destre
De cendre il nous croise le front,
Clairement nous faisant entendre
Que nos corps sont venus de cendre
Et qu'en cendre ils retourneront.

(*Petites Inventions.*)

REMY BELLEAU.

CHANSON

Douce et belle bouchelette
Plus fraiche et plus vermeillette
Que le bouton aiglantin
 Au matin;
Plus suave et mieux fleurante
Que l'immortel Amaranthe,
Et plus mignarde cent fois
Que n'est la douce rosée,
Dont la terre est arrosée
Goute à goutte au plus doux mois.

Baise-moy, ma douce amie,
Baise-moy, ma chère vie,
Autant de fois que je voy
 Dedans toy

De peurs, de rigueurs, d'audaces,
De cruautéz, et de grâces
Et de sousris gracieux,
D'amoureux et de Cyprines
Dessus tes lèvres pourprines
Et de morts dedans tes yeux.

Autant que les mains cruelles
De ce Dieu qui a des aelles
A fiché de traits ardans

Au dedans

De mon cœur : autant encore
Que dessus la rive More
Y a de sablons menus
Autant que dans l'air se jouënt
D'oiseaux, et de poissons noüent
Dedans les fleuves cornus.

Autant que de mignardises
De prisons et de franchises,
De petits mors, de doux ris,
Et doux cris,
Qui t'ont choisi pour hostesse ;
Autant que pour toy, maistresse,
J'ay d'aigreur et de douceur,
De souspirs, d'ennuis, de craintes ;
Autant que de justes plaintes
Je couve dedans mon cœur.

Baise-moy donc, ma sucrée,
Mon désir, ma Cythérée,
Baise-moy mignonnement,
Serrément,
Jusques à tant que je die :
Las, je n'en puis plus, ma vie,
Las, mon Dieu, je n'en puis plus !
Lors ta bouchette retire,
Afin que mort je souspire,
Puis me donne le surplus.

Ainsi, ma douce guerrière,
Mon cœur, mon tour, ma lumière
Vivons ensemble, vivons ;
Et suyvons
Les doux sentiers de Jeunesse ;
Aussi bien une vieillesse
Nous menace sur le port,
Qui toute courbe et tremblante
Nous attraine chancelante
La maladie et la mort.

(*La Bergerie.*)

REMY BELLEAU.

REMY BELLEAU (1528-1577), qui fut surtout un versificateur, atteignit à une dextérité telle dans la mignardise que l'on ne peut laisser de côté cette figure un peu tarabiscotée de l'amour, mais dessinée avec de si amusantes et prestes arabesques !...

LE BLASON DE LA MARGUERITE

En avril où naquit Amour,
J'entray dans son jardin un jour,
Où la beauté d'une fleurette
Me pleut sur celles que j'y vis :
Ce ne fut pas la paquerette,
L'œillet, la rose, ny le lys ;
Ce fut la belle Marguerite,
Qu'au cueur j'auray tousjours escrite.

Elle ne commençoit encor
Qu'à s'éclorre, ouvrant un fond d'or ;
C'est des fleurs la fleur plus parfaite,
Qui plus dure, en son taint naif,
Que le lys, ny la violette,
La rose, ny l'œillet plus vif.
J'auray tousjours au cueur escrite,
Sur toutes fleurs, la Marguerite.

Les uns louront le taint fleury
D'autre fleur, dès le soir flestry,
Comme d'une rose tendrette
Qu'on ne voit qu'en un mois fleurir ;
Mais, par moy, mon humble fleurette
Fleurira tousjours sans flestrir.
J'auray tousjours au cueur escrite,
Sur toutes fleurs, la Marguerite.

Pleust à Dieu que je puisse un jour
La baiser mon saoul, et qu'Amour
Ceste grace et faveur m'eust faite,
Qu'en saison je puisse cueillir
Ceste jeune fleur vermeillette
Qui, croissant, ne fait qu'embellir!
J'aurais tousjours au cueur escritte,
Sur toutes fleurs, la Marguerite.

(*Chansons.*)

JEAN DE LA TAILLE.

Cette poésie si alerte, si ailée, est l'œuvre d'un poète qui atteignit l'un des premiers en France la plus grande force tragique. Le *Saül furieux* de JEAN DE LA TAILLE (vers 1532-vers 1612) est en effet une des premières tragédies où le sujet soit dominé par une grande idée, les caractères bien définis, le développement soutenu par l'unité de lieu, et la langue enfin énergique et claire. Jean de la Taille a donné aussi quelques comédies d'un vif naturel, et cela explique le ton aisé du « Blason de la Marguerite. »

STANCES

O vous pleins de pitié, plaignez, pleurez ma perte
Qui ne sera jamais par le temps recouverte,
 En ces ténèbres lieux ;
Et faictes entre vous des complainctes funèbres,
De moy qui n'ay recours, vivant par les ténèbres
 Qu'aux larmes de mes yeux.

Je ne suis plus au rang des âmes bien heureuses,
Je cherche çà et là les cavernes hideuses
 Pour y faire séjour.
Les plus obscures nuicts me servent de lumière,
Je n'attends seulement que mon heure dernière
 Pour anuiter mon jour.

Quand j'entendz murmurer ces fontaines si claires,
Je redouble mes cris de cent peines amères,
 En me resouvenant
De la belle clarté que la mort m'a ravie
Pour changer mes plaisirs en la piteuse (1) vie
 Où je suis maintenant.

(1) Ce mot est pris dans le sens : *qui inspire de la pitié.*

Ah ! que n'ai-je le cueur faict d'une pierre dure,
Pour supporter l'ennuy que sans cesse j'endure,
Et ronge (1) mon cerveau ;
Mais pourquoi suis-je né si comblé de misère,
N'eust-il pas mieux valu qu'au ventre de la mère
J'eusse faict mon tombeau !

Je ne me plaindroy pas, si ma peine irritée,
Avoit en sa fureur une heure limitée
Et que l'on peut guérir ;
Mais je me plains à toi, ô fortune cruelle,
Qui me fais esprouver une mort éternelle,
Et si je puis mourir.

Et que ne faictes-vous, ô Parques infernalles
Que je soys compagnon de ces ombres si palles,
Qu'on desvalle (2) au cercueil.
Vous chasseriez par là mes trop cruelles peines
Aussi bien n'ay je plus ne poux (3), ne sang aux veines
Qui ne soit plein de dueil.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

(*Inédit*, extrait du Ms. Monmerqué,
publié par M. Ad. Van Bever).

(1) Pour : *Et qui ronge*.

(2) De *devaler* (descendre).

(3) Pour : *ni pouls, ni sang*

INVECTIVE

A IMPATIENCE D'AMOUR

Astres paresseux, dormez-vous ?
Hastez vos ambles (1), vieilles Heures,
Que je ne pique vos demeures
Des aiguillons de mon courroux !

Courrez au secours de l'amant,
Tournez le sable ou au moins l'urne,
Bastardes du coqu Saturne
Qui vous fit yvre ou en dormant !

Vous volez la nuict et le jour
Quand la mort par vous est servie,
Vous serviez à regret ma vie,
N'ayant point d'ailes pour l'Amour !

Rien n'est au brave combattant
Si fascheux qu'une longue trêve,
Il n'y eût jamais nuict si brève,
Jamais un jour ne dura tant !

(1) Pour : *hâtez le pas, hâtez votre course...*

Volez impatiens Amours,
Phébus vous apelle en justice,
Car il dit que c'est son office
D'abrèger ou croistre les jours.

Mais qu'est-ce qui peut retarder
Des cieux la course mesurée ?
Cachez la beauté désirée,
Tout s'amuse à la regarder !

Au contraire, que de ses yeux
Le Soleil puisse voir la belle.
Luy, pensant coucher avec elle,
S'ira coucher en amoureux.

Aussi, fait-il tout à rebours,
L'Equateur dedans le Tropicque,
Je le sens au chant qui me pique,
Aux courtes nuits et aux longs jours !

(Le Printemps.)

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

SONNET ⁽¹⁾

Suzanne m'escoutoit soupirer pour Diane
Et troubler de sanglots ma paisible minuict.
Mes soupirs s'augmentoient, et faisoient un tel bruit
Que fait parmi les pins la rude tramontane.

« Mais quoy ! Diane est morte, et comment dit Suzanne,
Peut-elle du tombeau plus que moy dans ton lit ?
Peut bien son œil éteint plus que le mien qui luit?...
Aimer encore les morts n'est-ce chose profane ? »

Tires-tu de l'Enfer quelque chose de saint ?
Peut son astre esclairer alors qu'il est éteint
Et faire du repos guerre à la fantaisie ? »

« — Oui, Suzanne. La nuit de Diane est un jour
Pourquoy ne peut sa mort me donner de l'amour,
Puisque, morte, elle peut te donner jalousie ? »

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

(*Inédit.* Extrait par M. Ad. Van Bever,
du Ms. Tronchin.)

(1) La grande passion, qui occupa toute la vie d'Agrippa d'Aubigné, fut pour Diane Salviati. Il l'avait connue au château de Talcy (Loir-et-Cher). Elle était catholique. D'abord sensible à la tendresse de d'Aubigné, son humeur changea bientôt, puis, l'on prétend, que plus tard, et mariée, jugeant mieux des mérites de celui qu'elle avait dédaigné, elle serait morte de regret. Quoi qu'il en soit, Agrippa ne cessa jamais de soupirer pour elle, et dans ce sonnet la Suzanne dont il parle n'est autre que Suzanne de Lezay, sa première femme!...

AGRIPPA D'AUBIGNÉ (1550-1630), huguenot illustre et fanatique, poète de génie, a eu la vie la plus pathétique et, poétiquement,

le destin le plus injuste. Esprit de grande élévation, cœur passionné et libre, il s'écarta de tout sentier battu et incompris de ceux de son temps, il n'a commencé à être prisé à sa valeur qu'après les travaux que lui ont consacré Mérimée, de Ruble, Reaume et Caussade, M. Henri Monod et plus récemment, par une réimpression de ses œuvres poétiques, M. Ad. Van Bever (1). Sa poésie fougueuse et pittoresque, toujours d'une inspiration spontanée, atteint parfois des grandeurs épiques. Dans le transport amoureux, il garde cette même ardeur et cette originalité de langue et de style qui le font le rival des plus grands lyriques. Ici toute convention dans l'expression ou dans la pensée a disparu ; seul demeure l'éclat d'une très libre individualité.

(1) THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres poétiques choisies*, publiées par Ad. Van Bever, Paris. Sansot, éditeur, 1905, in-18.

IDILLIE

Pasteurs, voici la fonteinette,
Où tousjours se venoit mirer,
Et ses beautez, seule, admirer
La pastourelle Philinette.

Voici le mont où de la bande
Je la vis la dance mener,
Et les nymphes l'environner
Comme celle qui leur commande.

Pasteurs, voici la verte préee
Où les fleurs elle ravissoit,
Dont, après, elle embellissoit
Sa perruque blonde et sacrée.

Ici, folastre et décrochée,
Contre un chesne elle se cacha :
Mais, par avant, elle tascha
Que je la visse estre cachée.

Dans cet antre secret encore,
Mille fois elle me baisa ;
Mais, depuis, mon cœur n'apaisa
De la flamme qui le dévore.

Donc, à toutes ces belles places,
A la fontaine, au mont, au pré,
Au chesne, à l'ancre tout sacré,
Pour ces dons, je rends mille grâces.

(*Idillies*).

VAUQUELIN DE LA FRESNAYE.

Né en 1536, mort en 1606, VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, gentilhomme et magistrat normand, brilla avec beaucoup d'esprit dans la poésie légère et a publié des fables, des contes et des épigrammes. Dans ses *Satires* et dans son *Art poétique*, qui offrent quelques traits de ressemblance avec les compositions analogues de Boileau, il rendit pour la première fois hommage à toute la littérature pittoresque qui précéda la Renaissance et que Ronsard oublie par trop. Sa poésie amoureuse a beaucoup plus de sincérité et de naturel qu'il n'est accoutumé de son temps. Sous le nom de Philanon et de Philis il raconte dans ses *Idillies* ses amours avec sa femme, Anne de Bourgeville. Quarante ans après leur mariage, il célébrait encore leur mutuelle tendresse.

ÉLÉGIE ZÉLOTYPIQUE (1)

Aymant comme j'aymois, que ne devais-je craindre ?
Pouvois-je estre assuré qu'elle se deust contraindre ?
Et que, changeant d'humeur au vent qui l'emportoit,
Elle eust, pour moy, cessé d'estre ce qu'elle estoit ?
Que laissant d'estre femme, inconstante et légère,
Son cœur, traistre à l'Amour, et sa foy mensongère,
Se rendant en un lieu, l'esprit plus arrêté
Peust, au lieu du mensonge, aimer la vérité ?
Non, je croyois tout d'elle, il faut que je le die,
Et tout m'estoit suspect horsmis la perfidie.
Je craignois tous ses traits que j'ay sçus du depuis,
Ses jours de mal de teste, et ses secrettes nuits ;
Quand se disant malade, et de fièvre enflammée,
Pour moy tant seulement sa porte estoit fermée.
Je craignois ses attraits, ses ris, et ses courroux,
Et tout ce dont Amour allarme les jaloux.

Mais la voyant jurer avec tant d'assurance,
Je l'advouë, il est vray, j'estois sans défiance.

(1) Cette élégie est la troisième qui porte ce titre bizarre, tiré du grec et qui signifie : Elégie contenant les plaintes et reproches d'un amant jaloux. Elle est, en quelques passages, imitée d'Ovide.

Aussi, qui pourroit croire, après tant de sermens,
De larmes, de souspirs, de propos véhémens,
Dont elle me juroit que jamais de sa vie
Elle ne permettroit d'un autre estre servie ;
Qu'elle aymoît trop ma peine, et qu'en ayant pitié,
Je m'en devois promettre une ferme amitié ;
Seulement pour tromper le jaloux populaire,
Que je devois, constant, en mes douleurs me taire,
Me feindre toujours libre, ou bien me captiver,
Et quelqu'autre perdant, seule la conserver ?

Cependant, devant Dieu, dont elle a tant de crainte,
Au moins comme elle dit, sa parole estoit feinte ;
Et le ciel luy servit, en cette trahison,
D'infidèle moyen pour tromper ma raison.
Et puis il est des dieux témoins de nos paroles !
Non, non, il n'en est point, ce sont contes frivoles,
Dont se repaist le peuple, et dont l'antiquité
Se servit pour tromper nostre imbecilité.
S'il y avoit des dieux, ils se vengeroient d'elle
Et ne la veroit-on si fière ny si belle.
Ses yeux s'obscurceroient, qu'elle a tant parjurez,
Son teint seroit moins clair, ses cheveux moins dorez ;
Et le ciel, pour l'induire à quelque pénitence,
Marqueroit sur son front son crime et leur vengeance.
Ou s'il y a des dieux, ils ont le cœur de chair :
Ainsi que nous, d'amour ils se laissent toucher ;

Et, de ce sexe ingrat excusant la malice,
Pour une belle femme, ils n'ont point de justice.

(*Œuvres complètes.*)

MATHURIN RÉGNIER.

MATHURIN RÉGNIER (1573-1613) est surtout fameux, dans la littérature française, par ses *Satires*. Diplomate, il ne put réussir dans ces fonctions, car son aspect rude, négligé, ses « façons rustiques », a-t-il dit lui-même, déplaisaient. Sa poésie est l'image de sa personne; elle est rugueuse, vive d'expression, puissante d'observation, colorée, mais quelque peu vulgaire et rocailleuse.

Vivant en débauché, usant sa santé, exaspérant ses nerfs, si bien qu'il mourut dans toute la force de son génie, à quarante ans, il ne peut guère parler d'amour sans arriver à des descriptions, non de l'amour, mais du vice et sans employer des termes crapuleux et bas.

LA BELLE VIEILLE ⁽¹⁾

Cloris que dans mon temps j'ai si longtemps servie
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers ?

N'oppose plus ton deuil au bonheur où j'aspire.
Ton visage est-il fait pour demeurer voilé ?
Sors de ta nuit funèbre, et permets que j'admire
Les divines clartés des yeux qui m'ont brûlé.

Où s'enfuit ta prudence acquise et naturelle ?
Qu'est-ce que ton esprit a fait de sa vigueur ?
La folle vanité de paraître fidèle
Aux cendres d'un jaloux m'expose à ta rigueur.

Eusses-tu fait le vœu d'un éternel veuvage
Pour l'honneur du mari que ton lit a perdu
Et trouvé des Césars dans ton haut parentage,
Ton amour est un bien qui m'est justement dû.

(1) L'inspiratrice de cet admirable poème fut une dame de la cour d'Henri IV. Maynard l'avait aimé en vain jeune fille ; la retrouvant veuve vers 1642, il fut repris de l'ancien amour ; mais hélas ! âgée, l'aimée ne fut pas plus sensible.

Qu'on a vu revenir de malheurs et de joies,
Qu'on a vu trébucher de peuples et de rois,
Qu'on a pleuré d'Hectors, qu'on a brûlé de Troies
Depuis que mon courage a fléchi sous tes Lois !

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête,
Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris,
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châtain et sous des cheveux gris.

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.
C'est de leurs premiers traits que je fus abattu ;
Mais tant que tu brûlas du flambeau d'hyménée,
Mon amour se cacha pour plaire à ta vertu.

Je sais de quel respect il faut que je t'honore
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé.
Si quelquefois j'ai dit le soin qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure
Je me plains aux rochers et demande conseil
A ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du Soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie
Et couché sur des fleurs et sur des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Ce fleuve impérieux à qui tout fit hommage
Et dont Neptune même endure le mépris
A su qu'en mon esprit j'adorai ton image
Au lieu de chercher Rome en ses vastes débris.

Cloris, la passion que mon cœur t'a jurée
Ne trouve point d'exemple aux siècles les plus vieux.
Amour et la Nature admirent la durée
Du feu de mes désirs et du feu de tes yeux.

La beauté qui te suit depuis ton premier âge
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser,
Et le Temps orgueilleux d'avoir fait ton visage
En conserve l'éclat et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses,
Consulte le miroir avec des yeux contents.
On ne voit point tomber ni tes lis, ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps.

Pour moi, je cède aux ans; et ma tête chenue
M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour.
Mon sang se refroidit; ma force diminue
Et je serais sans feu si j'étais sans amour.

C'est dans peu de matins que je croîtrai le nombre
De ceux à qui la Parque a ravi la clarté!
O! qu'on oyra souvent les plaintes de mon ombre
Accuser tes mépris de m'avoir mal-traité.

Que feras-tu, Cloris, pour honorer ma cendre ?
Pourras-tu sans regret ouïr parler de moi ?
Et le Mort que tu plains te pourra-t-il défendre
De blamer ta rigueur et de louer ma foi ?

Si je voyais la fin de l'âge qui te reste,
Ma raison tomberait sous l'excès de mon deuil ;
Je pleurerais sans cesse un malheur si funeste
Et ferais jour et nuit l'Amour à ton cercueil !

(*Œuvres poétiques.*)

FRANÇOIS DE MAYNARD.

FRANÇOIS DE MAYNARD (né à Saint-Céré, non loin de Toulouse, vers 1582, mort à Saint-Céré en 1646) qui fut, comme tous les siens, magistrat, a eu, comme poète, le plus injuste destin. Fameux de son temps, il est peu à peu tombé dans l'oubli, et c'est avec raison que M. Pierre Fons, dans un choix de ses *Œuvres poétiques* (Sansot, éditeur), s'indignait récemment d'une aussi absurde rigueur. « Son lyrisme, dit M. Pierre Fons, à la fois réaliste et aspiratif, se dresse du plus sûr envol ; l'image chez lui est presque toujours pittoresque, visuelle, non point abstraite ou purement littéraire comme l'ont trop aimée ses contemporains. » En un mot, la sincérité de Maynard dépasse son art, et son art est tout classique. C'est plus qu'il ne faut pour une glorieuse réhabilitation. C'était exactement les qualités qu'il fallait pour atteindre à une émouvante éloquence dans la célébration de l'amour.

3^e PÉRIODE

LE GRAND SIÈCLE

Bienséances et Clacissisme

STANCES

Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guérir mon esprit, et le remettre en paix,
J'eus de vous, sans effort, belle et divine Astrée,
La première faveur que j'en receus jamais.

Que d'attraits, que d'appas vous rendaient adorable !
Que de traits, que de feux me vinrent enflâmer !
Je ne verray jamais rien qui soit tant aimable,
Ny vous rien désormais qui puisse tant aimer.

Les charmes que l'Amour en vos beautés recelle,
Etoient plus que jamais puissans et dangereux,
O Dieux ! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle !
Et que vos yeux aussi me virent amoureux.

La rose ne luit point d'une grâce pareille
Lors que pleine d'amour elle rit au soleil ;
Et l'Orient n'a pas, quand l'Aube se réveille,
La face si brillante et le teint si vermeil.

Cet objet qui pouvoit émouvoir une souche
Jettant par tant d'appas le feu de mon esprit,
Me fit prendre un baiser sur votre belle bouche,
Mais, las ! ce fut plutôt le baiser qui me prit !

Car il brûle en mes os, et va de veine en veine
Portant le feu vengeur qui me va consumant.
Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine
Ny causé dans mon cœur tant de contentement.

Mon âme sur ma lèvre étoit lors tout entière
Pour savourer le miel, qui sur la vôtre étoit :
Mais en me retirant, elle resta derrière,
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtoit.

S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vôtre,
Yvre de ce Nectar qui charmoit ma raison ;
Et sans doute elle prit une porte pour l'autre,
Et ne luy souvint plus quelle étoit sa maison.

Mes pleurs n'ont pû depuis fléchir cette infidelle,
A quitter un séjour qu'elle trouva si doux ;
Et je suis en langueur, sans repos et sans elle,
Et sans moy-même aussi, lorsque je suis sans vous

Elle ne peut laisser ce lieu tant désirable
Ce beau Temple où l'Amour est de nous adoré :
Pour entrer derechef en l'Enfer misérable
Où le Ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.

Mais vous, de ses désirs, unique et belle Reine,
Où cette âme se plaît comme en son Paradis ;
Faites qu'elle retourne, et que je la reprenne
Sur ces mêmes œillets, où lors je la perdis.

Je confesse ma faute, au lieu de la deffendre :
Et triste et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non puisque ce Dieu dont l'amorce m'enflâme,
Veut bien que vous l'ayez, ne me le rendez point ;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme,
Et ne séparez pas ce que nature a joint.

(*OEuvres Poétiques.*)

VOITURE (1).

(1) Rarement autant que dans ce petit chef-d'œuvre, Voiture, dont nous parlons dans la note du sonnet suivant, a laissé paraître, malgré tant de souple et virevoltant maniérisme, un aussi tendre naturel.

SONNET D'URANIE

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de faibles discours
M'invite à la révolte et me promet secours,
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y engage plus que ne font tous mes sens.

VOITURE.

VINCENT VOITURE (1598-1648) a incarné l'affectation, la grâce compassée et striée de pointes à l'italienne qui caractérisèrent l'Hôtel de Rambouillet, ce cercle fameux où, cependant, le goût des seigneurs s'affina et se prépara à former le « grand siècle ». Dans ses poésies d'amour, ordinairement occasionnelles, c'est

donc la même absence de naturel, le tour guindé et précieux, non sans délicatesse, qui domine.

Le « sonnet d'*Uranie* » avec son pendant le « sonnet de *Job* », par Benserade, fut l'occasion d'une querelle illustre entre les *uranistes*, partisans de la supériorité du sonnet de Voiture, et les *jobelins*, partisans de celui de Benserade. Nos lecteurs pourront eux-mêmes juger de cette querelle.

Voici le sonnet de Benserade (1612-1691), qui procède aussi des mêmes formules littéraires. Ce sonnet fut écrit sur un livre que Benserade offrait à une dame; le volume contenait une paraphrase du livre de Job.

SONNET DE JOB

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue :
Il s'est lui-même ici dépeint ;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoiqu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il eut des peines incroyables ;
Il s'en plaignit, il en parla.
J'en connais de plus misérables.

BENSERADE. (1)

(1) Voir précédemment la note sur Voiture.

STANCES (1)

Marquise, si mon visage
A quelques traits un peu vieux
Souvenez-vous qu'à mon âge
Vous ne vaudrez guère mieux.

Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front.

Le même cours des planètes
Règle nos jours et nos nuits :
On m'a vu ce que vous êtes ;
Vous serez ce que je suis.

Cependant j'ai quelques charmes
Qui sont assez éclatants
Pour n'avoir pas trop d'alarmes
De ces ravages du temps.

Vous en avez qu'on adore,
Mais ceux que vous méprisez
Pourraient bien durer encore
Quand ceux-là seront usés.

(1) Adressées à la du Parc, comédienne, connue sous le nom de « la Marquise ».

Ils pourront sauver la gloire
Des yeux qui me semblent doux,
Et dans mille ans faire croire
Ce qu'il me plaira de vous.

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Pensez-y, belle marquise :
Quoiqu'un grison fasse effroi,
Il vaut bien qu'on le courtise,
Quand il est fait comme moi.

(*Poésies diverses.*)

CORNEILLE.

Le lecteur ou le spectateur des seules tragédies du grand CORNEILLE, de cette âme hautaine que la raison plus que la passion domine, ne s'attend guère de sa part à des poèmes d'une tendresse si touchante, si faible même. La fierté d'un homme qui ne perd pas, même dans les souffrances de cœur la conscience de son génie, y subsiste néanmoins, et ces petits poèmes d'un individualisme aigu ne laissent pas que d'être très symptomatiques pour l'étude des principes littéraires de Corneille et aussi pour la connaissance de son âme.

SONNET (1)

Usez moins avec moi du droit de tout charmer :
Vous me perdrez bientôt, si vous n'y prenez garde.
J'aime bien à vous voir, quoi qu'enfin j'y hasarde ;
Mais je n'aime pas bien qu'on me force d'aimer.

Cependant mon repos a de quoi s'alarmer :
Je sens je ne sais quoi dès que je vous regarde ;
Je souffre avec chagrin tout ce qui m'en retarde ;
Et c'est déjà sans doute un peu plus qu'estimer.

Ne vous y trompez pas : l'honneur de ma défaite
N'assure point d'esclave à la main qui l'a faite ;
Je sais l'art d'échapper aux charmes les plus forts ;

Et quand ils m'ont réduit à ne me plus défendre,
Savez-vous, belle Iris, ce que je fais alors ?

Je m'enfuis, de peur de me rendre.

(*Poésies diverses.*)

CORNEILLE.

(1) Adressé à la du Parc.

SONNET DE MÉLITE ⁽¹⁾

Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable ;
Il n'est rien de solide après ma loyauté :
Mon feu, comme son teint, se rend incomparable,
Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.

Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,
Et quoiqu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur
Et que sans être aimé, je brûle pour Mélite ;

Car de ce que les Dieux, nous envoyant au jour,
Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,
Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour !

(Poésies diverses.)

CORNEILLE.

(1) Suivant Thomas Corneille, Pierre Corneille aurait écrit sa comédie de *Mélite* pour employer ce sonnet « qu'il avait fait pour une demoiselle qu'il aimoit. »

LES DEUX PIGEONS

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage !
Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. « Hélas ! dirai-je, il pleut :
« Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
« Bon soupir, bon gîte, et le reste ? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur ;
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;

Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : « J'étois là ; telle chose m'avint ; »
 Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las
 Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé : si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin ;
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
Vit notre malheureux, qui traînant la ficelle
Et les morceaux du las qui l'avait attrapé
 Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
Crut, pour ce coup, que ses malheurs
Finiraient par cette aventure ;
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna :
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau,
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune Bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,

Je servis, engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

(*Fables.*)

LA FONTAINE.

On a expliqué assez souvent le caractère figuratif des animaux qui peuplent les fables de LA FONTAINE, pour que nous n'insistions pas sur leur symbolisme humain. La fable des *Deux Pigeons*, traduit avec une telle grâce désabusée, une telle fraîcheur, une telle force d'expression, les alternatives de l'amour, qu'elle devait apporter ici sa note peut-être inattendue mais d'une si bocagère harmonie.

4^e PÉRIODE

LE SIÈCLE DE LA RAISON

Galanterie

STANCES

A MADAME DU CHATELET (1)

(1741)

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements :
Nous ne vivons que deux moments ;
Qu'il en soit un pour la sagesse.

(1) Quand Voltaire écrivit ces stances, il n'avait — cependant — que quarante-sept ans. Les trois dernières strophes sont, paraît-il, postérieures. Voltaire avait alors cinquante ans, et sentant que, dans sa liaison avec la marquise du Chatelet, il y avait désormais, de la part de celle-ci, plus d'amitié que d'amour, il renonça à celui-ci que d'autres comme Saint-Lambert recueillirent, pour ne garder que celle-là...

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien,
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans ;
Et mon âme, aux désirs ouverte,
Regrettait ses égarements (1).

Du ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours,
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis ; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

(*Odes et Stances.*)

VOLTAIRE.

(1) Variante : « Rappelait ses enchantements. »

LE LENDEMAIN

Tu l'as connu, ma chère Éléonore,
Ce doux plaisir, ce péché si charmant
Que tu craignois, même en le désirant ;
En le goûtant, tu le craignois encore.
Eh bien, dis-moi : qu'a-t-il donc d'effrayant ?
Que laisse-t-il après lui dans ton âme ?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flâme,
Un doux regret, et sur-tout un désir.
Déjà la rose au lis de ton visage
Mêle ses brillantes couleurs ;
Dans tes beaux yeux, à la pudeur sauvage,
Succèdent les molles langueurs,
Qui de nos plaisirs enchanteurs
Sont à la fois la suite et le présage.
Déjà ton sein doucement agité,
Avec moins de timidité
Pousse cette gaze légère
Qu'arrangea la main d'une mère,
Et que la main du tendre amour
Moins discrète et plus familière
Saura déranger à son tour.
Une agréable rêverie,

Remplace enfin cet enjoûment,
Cette piquante étourderie,
Qui désespéroient ton amant ;
Et ton âme plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une douce mélancolie.
Ah ! laissons nos tristes censeurs
Traiter de crime abominable
Ce contrepoids de nos douleurs
Ce plaisir pur, dont un Dieu favorable
Mit le germe dans tous les cœurs,
Ne crois pas à leur imposture ;
Leur zèle barbare et jaloux
Fait un outrage à la nature ;
Non, le crime n'est pas si doux.

(*Poésies Érotiques.*)

PARNY.

On pourrait citer maintes autres poésies, parmi les nombreuses poésies galantes de PARNY (1753-1814), aussi intéressantes que celle-ci, dont le principal mérite est d'être à l'extrême limite où la grivoiserie commencerait et de rester, néanmoins, avec discrétion, fort piquante.

Nous bornerons là les exemples de cette poésie contrainte et monotone qui abonde dans les recueils des Dorat, Gentil-Bernard, Boufflers, etc.

LA ROMANCE DE CHÉRUBIN

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier.

Au gré du destrier,
Sans varlet, n'écuyer,
La près d'une fontaine
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
Songeant à ma marraine,
Sentais mes pleurs couler.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler.
Je gravais sur un chêne,
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
Sa lettre sans la mienne.
Le roi vint à passer.

Le roi vint à passer,
Ses barons, son clergier.

Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
Qui vous met à la gêne?
Qui vous fait tant plorer?

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

Que toujours adorai :
Je sens que j'en mourrai.
Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
N'est-il qu'une marraine?
Je vous en servirai.

Je vous en servirai ;
Mon page vous serai ;
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marîrai.

Un jour vous marîrai.
Nenni, n'en faut parler!

Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur, a de peine!)
Mourir de cette peine,
Mais non m'en consoler.

BEAUMARCHAIS.

(*Le Mariage de Figaro*, acte II, scène IV.)

Cette chanson délicieuse où le XVIII^e siècle tout entier, avec ses joies passionnées et ses aimables mélancolies, est incarné, mieux que dans aucun poème, doit être mise au nom de BEAUMARCHAIS qui la fait chanter à Chérubin dans le *Mariage de Figaro*.

Avec l'Indifférent de Watteau, figure patricienne de la désinvolture morale, Chérubin est la plus précieuse invention de ce siècle. Cette romance qui évoque tout un monde désuet, exhale en même temps le charme tendre et pervers de cette fleur de civilisation. Elle se chante sur l'air de « *Malbrough s'en va-t-en guerre* ». Mais alors que cette chanson-là demande un rythme assez vif et presque saccadé, celle de Chérubin se chante avec lenteur et morbidesse.

C'est le 27 avril 1784 que Beaumarchais fit représenter après nombre de difficultés pour l'autorisation, son *Mariage de Figaro*.

LYDÉ

« Mon visage est flétri des regards du soleil.
Mon pied blanc sous la ronce est devenu vermeil.
J'ai suivi tout le jour le fond de la vallée ;
Des bêlements lointains partout m'ont appelée.
J'ai couru : tu fuyais sans doute loin de moi ;
C'étaient d'autres pasteurs. Où te chercher, ô toi
Le plus beau des humains ? Dis moi, fais moi connaître
Où sont donc tes troupeaux, où tu les mènes paître,
Pour que je cesse enfin de courir sur les pas
Des troupeaux étrangers que tu ne conduis pas.

Une femme, une poétesse, chante ainsi :

O jeune adolescent ! tu rougis devant moi.
Vois mes traits sans couleur ; ils pâlissent pour toi :
C'est ton front virginal, ta grâce, ta décence ;
Viens. Il est d'autres jeux que les jeux de l'enfance.
O jeune adolescent, viens savoir que mon cœur
N'a pu de ton visage oublier la douceur.
Bel enfant, sur ton front la volupté réside.
Ton regard est celui d'une vierge timide.
Ton sein blanc, que ta robe ose cacher au jour,
Semble encore ignorer qu'on soupire d'amour.

Viens le savoir de moi. Viens, je veux te l'apprendre ;
 Viens remettre en mes mains ton âme vierge et tendre,
 Afin que mes leçons, moins timides que toi,
 Te fassent soupirer et languir comme moi ;
 Et qu'enfin rassuré, cette joue enfantine
 Doive à mes seuls baisers cette rougeur divine.

.

Oh ! je voudrais qu'ici tu vinsses un matin
 Reposer mollement ta tête sur mon sein !
 Je te verrais dormir, retenant mon haleine,
 De peur de t'éveiller, ne respirant qu'à peine.
 Mon écharpe de lin que je ferais flotter
 Loin de ton beau visage aurait soin d'écarter
 Les insectes volants dont les ailes bruyantes
 Aiment à se poser sur les lèvres dormantes. »

La nymphe l'aperçoit, et l'arrête et soupire.
 Vers un banc de gazon, tremblante, elle l'attire ;
 Elle s'assied. Il vient, timide avec candeur,
 Emu d'un peu d'orgueil, de joie et de pudeur.
 Les deux mains de la nymphe errent à l'aventure.
 L'une, de son front blanc, va de sa chevelure
 Former les blonds anneaux. L'autre de son menton
 Caresse lentement le mol et doux coton.

« Approche, bel enfant, approche, lui dit-elle,
Toi si jeune et si beau, près de moi jeune et belle.
Viens, ô mon bel ami, viens, assieds-toi sur moi.
Dis, quel âge mon fils, s'est écoulé pour toi?
Aux combats du gymnase as-tu quelque victoire?
Aujourd'hui, m'a-t-on dit, tes compagnons de gloire,
Trop heureux ! te pressaient entre leurs bras glissants,
Et l'olive a coulé sur tes membres luisants.
Tu baisses tes yeux noirs ? Bienheureuse la mère
Qui t'a formé si beau, qui t'a nourri pour plaire.
Sans doute elle est déesse. Eh quoi ! ton jeune sein
Tremble et s'élève ? Enfant, tiens, porte ici ta main.
Le mien plus arrondi s'élève davantage.
Ce n'est pas (le sais-tu ? déjà dans le bocage,
Quelque voile de nymphe est-il tombé pour toi ?)
Ce n'est pas cela seul qui diffère chez moi.
Tu rougis ? tu souris ? Que ta joue est brillante !
Que ta bouche est vermeille et ta peau transparente !
N'es-tu pas Hyacinthe au blond Phébus si cher ?
Ou ce jeune Troyen ami de Jupiter ?
Ou celui qui, naissant pour plus d'une immortelle,
Entr'ouvrit de Myrrha l'écorce maternelle ?
Ami, qui que tu sois, oh ! tes yeux sont charmants,
Bel enfant, aime moi. Mon cœur de mille amants
Rejeta mille fois la poursuite enflammée ;
Mais toi seul, aime moi, j'ai besoin d'être aimée. »

.

Mon amour, aime moi... Sur l'herbe chaque soir,
Au coucher du soleil, nous viendrons nous asseoir.

.

« Laisse, ô blanche Lydé, toi par qui je soupire,
Sur ton pâle berger tomber un doux sourire.
Et, de ton grand œil noir daignant chercher ses pas,
Dis lui : Pâle berger, viens, je ne te hais pas.

— Pâle berger aux yeux mourants, à la voix tendre,
Cesse, à mes doux baisers, cesse enfin de prétendre.
Non, berger, je ne puis : je n'en ai point pour toi.
Ils sont tous à Mœris, ils ne sont plus à moi. »

(*Les Bucoliques.*)

ANDRÉ DE CHÉNIER.

Ce poème est l'un de ceux que ANDRÉ DE CHÉNIER (1762-1794), interrompu par la guillotine, laissa inachevé. Aussi ne faut-il point s'étonner que certaines parties ne se lient pas d'une façon tout à fait rigoureuse. Mais dans aucun autre ouvrage le poète ne parle d'amour avec plus d'éloquence et surtout avec plus de tendresse. Cette églogue, où l'amour prend ces aspects un peu artificiels mais si gracieux qu'il a sur les fresques pompéiennes, s'agrémente d'un naturisme frais et sincère qui est ce que Chénier apporta d'original dans une poésie affadie par la mythologie de parade.

5^e PÉRIODE

LE ROMANTISME

Sentimentalisme et Fatalité

LA CHUTE DES FEUILLES

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime ! adieu... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore ;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance ;
« Déjà sur ta tête en silence
« Il incline ses longs rameaux :
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des coteaux. »
Et je meurs ! De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;

Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, si mon amante voilée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne ... et, sans retour...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

(*Élégies.*)

MILLEVOYE.

Né à Abbeville en 1782, mort en 1816, HUBERT MILLEVOYE est le type même du poète élégiaque. Nul mieux que lui n'a trouvé l'expression aimable, harmonieuse et souvent banale de cette sentimentalité touchante, mais fade, qui posséda les âmes sensibles au début du XIX^e siècle et se répandit par les illustrations et les poésies des *keepsakes*, dont cette pièce est un exemple caractéristique.

LE LAC

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots :

-
- « O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
« Suspendez votre cours !
« Laissez-nous savourer les rapides délices
« Des plus beaux de nos jours !
- « Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
« Coulez, coulez pour eux ;
« Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
« Oubliez les heureux.
- « Mais je demande en vain quelques moments encore,
« Le temps m'échappe et fuit ;
« Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore
« Va dissiper la nuit.
- « Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
« Hâtons-nous, jouissons !
« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
« Il coule, et nous passons ! »

Temps jaloux se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Hé quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus !
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez ?

O lacs ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

(*Premières Méditations poétiques.*)
Hachette, édit.

Elvire, Graziella, Laurence et Jocelyn, ce sont-là les noms
mélodieux qu'évoque immédiatement dans toute imagination

amoureuse le seul nom de LAMARTINE (1791-1869). Ce poète, le plus pur, le plus élevé de la génération romantique, beaucoup même disent le plus grand, a eu plus que tout autre le don de créer des figures sentimentales qui l'accompagneront immortellement, qui sont les rayons de son auréole de gloire. Une haute philosophie spiritualiste, un peu vague mais très noble, communique beaucoup de majesté à son lyrisme d'un souffle large, d'une cadence toujours aisée et comme veloutée. Plus que tout autre poète il a cherché dans l'amour l'avant-goût d'infini qu'il recèle et il a souffert de sa brièveté.

Le poème du *Lac* lui fut inspiré par les promenades qu'il fit sur le lac du Bourget, en compagnie d'une créole, M^{lle} Julie-Françoise Bouchaud des Herettes, née à Saint-Domingue et mariée à un vieillard, M. Charles, le fameux physicien. M. Anatole France a consacré à ce roman une délicieuse plaquette : *L'Elvire de Lamartine*, qui n'élucide pas cet amour dont on ne sait s'il ne fut que du cœur ou s'il fut aussi des sens ?

Dans les « commentaires » qu'il plaça dans les éditions nouvelles de ses méditations, Lamartine dit à propos du *Lac* : « Le commentaire de cette méditation se trouve tout entier dans l'histoire de *Raphaël*, publiée par moi.

« C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs, comme elle en avait eu le plus dans la mienne. La réalité est toujours plus poétique que la fiction ; car le grand poète, c'est la nature.

« On a essayé mille fois d'ajouter la mélodie plaintive de la musique au gémissement de ces strophes. On a réussi une seule fois. Niedermeyer a fait de cette ode une touchante traduction en notes. J'ai entendu chanter cette romance et j'ai vu les larmes qu'elle faisait répandre. Néanmoins, j'ai toujours pensé que la musique et la poésie se nuisaient en s'associant. Elles sont l'une et l'autre des arts complets : la musique porte en elle son sentiment, de beaux vers portent en eux leur mélodie. »

On lira plus loin, dans le commentaire de *la Tristesse d'Olympio*, le sens particulier de cette méditation dans l'expression romantique.

LE COQUILLAGE AU BORD DE LA MER ⁽¹⁾

A une Jeune Etrangère.

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus fait, dit-on, polir au flot amer

L'écrin de l'océan n'en a point de pareille ;
Les roses de ta joue ont peine à l'égalier ;
Et quand de sa volute on approche l'oreille,
On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues,
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas,
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues,
Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

(1) Cette poésie est la 41^e méditation.

Emporte-là mon ange ! Et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si dans ces mille bruits (1) dont sa conque fourmille
Il en est un plus doux qui vienne te frapper,
Et qui s'élève à peine au bord de ta coquille,
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper ;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes ;
S'il renaît en mourant presque éternellement ;
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes ;
S'il tient de l'espérance et du gémissement,...

Ne te consume pas à chercher ce mystère !
Ce mélodieux souffle, ô mon ange, c'est moi !
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre,
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi ?

(*Premières Méditations.*)

A. DE LAMARTINE.

Hachette, édit.

(1) Variante : *accents.*

ADIEU A GRAZIELLA ⁽¹⁾

(1813)

Adieu ! mot qu'une larme humecte sur la lèvre ;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour ;
Mot par qui le départ de délices nous sèvre ;
Mot que l'éternité doit effacer un jour !

Adieu !... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie
Quand l'homme dit, Retour ! et que Dieu dit, Jamais !

Mais aujourd'hui je sens que ma bouche prononce
Le mot qui contient tout, puisqu'il est plein de toi ;
Qui tombe dans l'abîme, et qui n'a pour réponse
Que l'éternel silence entre une image et moi !...

Et cependant mon cœur reedit à chaque haleine
Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
Comme si tous les sons dont la nature est pleine
N'avaient pour sens unique, hélas ! qu'un grand adieu !

A. DE LAMARTINE.

(Troisièmes Méditations.)

Hachette, édit.

(1) Huitième Méditation.

LA COLÈRE DE SAMSON

Le désert est muet, la tente est solitaire.
Quel pasteur courageux la dressa sur la terre
Du sable et des lions? — La nuit n'a pas calmé
La fournaise du jour dont l'air est enflammé.
Un vent léger s'élève à l'horizon et ride
Les flots de la poussière ainsi qu'un lac limpide,
Le lin blanc de la tente est bercé mollement;
L'œuf d'autruche, allumé, veille paisiblement,
Des voyageurs voilés intérieure étoile,
Et jette longuement deux ombres sur la toile.

L'une est grande et superbe et l'autre est à ses pieds :
C'est Dalila, l'esclave, et ses bras sont liés
Aux genoux réunis du maître jeune et grave
Dont la force divine obéit à l'esclave.
Comme un doux léopard elle est souple et répand
Ses cheveux dénoués aux pieds de son amant.
Ses grands yeux entr'ouverts comme s'ouvre l'amande,
Sont brûlants du plaisir que son regard demande,
Et jettent, par éclats, leurs mobiles lueurs.
Ses bras fins tout mouillés de tièdes sueurs,

Ses pieds voluptueux qui sont croisés sous elle,
Ses flancs plus élancés que ceux de la gazelle,
Pressés de bracelets, d'anneaux, de boucles d'or,
Sont bruns, et, comme il sied aux filles de Hatsor,
Ses deux seins, tout chargés d'amulettes anciennes,
Sont chastement pressés d'étoffes syriennes.

Les genoux de Samson fortement sont unis
Comme les deux genoux du colosse Anubis.
Elle s'endort sans force et riante et bercée
Par la puissante main sous sa tête placée.
Lui, murmure le chant funèbre et douloureux
Prononcé dans la gorge avec des mots hébreux.
Elle ne comprend pas la parole étrangère,
Mais le chant verse un somme en sa tête légère.

*
* *

« Une lutte éternelle en tout temps, en tout lieu,
Se livre sur la terre, en présence de Dieu,
Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme,
Car la femme est un être impur de corps et d'âme.

« L'Homme a toujours besoin de caresse et d'amour.
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.

Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein,
Aux chansons de la nuit, aux baisers de l'aurore,
A la lèvre de feu, que sa lèvre dévore,
Aux cheveux dénoués qui roulent sur son front,
Et les regrets du lit, en marchant, le suivront.
Il ira dans la ville, et, là, les vierges folles
Le prendront dans leurs lacs aux premières paroles.
Plus fort il sera né, mieux il sera vaincu,
Car plus le fleuve est grand et plus il est ému.
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la nature
Force l'Homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs, il lui faut un baiser.
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche :
Vient un autre combat plus secret, traître et lâche ;
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là ;
Et, plus ou moins, la Femme est toujours DALILA.
« Elle rit et triomphe, en sa froideur savante,
Au milieu de ses sœurs elle attend et se vante
De ne rien éprouver des atteintes du feu.
A sa plus belle amie elle en a fait l'aveu ;
Elle se fait aimer sans aimer elle-même ;
Un maître lui fait peur. C'est le plaisir qu'elle aime ;
L'Homme est rude et le prend sans savoir le donner.
Un sacrifice illustre et fait pour étonner
Rehausse mieux que l'or, aux yeux de ses pareilles,
La beauté qui produit tant d'étranges merveilles :

Et d'un sang précieux sait arroser ses pas.
— Donc, ce que j'ai voulu, Seigneur, n'existe pas ! —
Celle à qui va l'amour et de qui vient la vie,
Celle-là, par orgueil, se fait notre ennemie.
La femme est, à présent, pire que dans ces temps
Où, voyant les humains, Dieu dit : « Je me repens ! »
Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,
La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome ;
Et, se jetant, de loin, un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.
« Éternel ! Dieu des forts ! vous savez que mon âme
N'avait pour aliment que l'amour d'une femme,
Puisant dans l'amour seul plus de sainte vigueur
Que mes cheveux divins n'en donnaient à mon cœur.
— Jugez-nous. — La voilà sur mes pieds endormie.
Trois fois elle a vendu mes secrets et ma vie,
Et trois fois a versé des pleurs fallacieux
Qui n'ont pu me cacher la rage de ses yeux ;
Honteuse qu'elle était plus encor qu'étonnée,
De se voir découverte ensemble et pardonnée ;
Car la bonté de l'Homme est forte et sa douceur
Ecrase, en l'absolvant, l'être faible et menteur.

« Mais enfin je suis las. J'ai l'âme si pesante,
Que mon corps gigantesque et ma tête puissante
Qui soutiennent le poids des colonnes d'airain.
Ne la peuvent porter avec tout son chagrin.

Toujours voir serpenter la vipère dorée
Qui se traîne en sa fange et s'y croit ignorée ;
Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr,
La Femme, enfant malade et douze fois impur !
Toujours mettre sa force à garder sa colère
Dans son cœur offensé, comme en un sanctuaire
D'où le feu s'échappant irait tout dévorer.
Interdire à ses yeux de voir ou de pleurer,
C'est trop ! Dieu, s'il le veut peut balayer ma cendre.
J'ai donné mon secret, Dalila va le vendre.
Qu'ils seront beaux, les pieds de celui qui viendra
Pour m'annoncer la mort ! — Ce qui sera, sera ! »
Il dit et s'endormit près d'elle jusqu'à l'heure
Où les guerriers, tremblant d'être dans sa demeure,
Payant au poids de l'or chacun de ses cheveux,
Attachèrent ses mains et brûlèrent ses yeux,
Le traînèrent sanglant et chargé d'une chaîne
Que douze grands taureaux ne tiraient qu'avec peine,
Le placèrent debout, silencieusement,
Devant Dagon, leur Dieu, qui gémit sourdement
Et deux fois, en tournant, recula sur sa base
Et fit pâlir deux fois ses prêtres en extase,
Allumèrent l'encens, dressèrent un festin
Dont le bruit s'entendait du mont le plus lointain ;
Et près de la génisse aux pieds du Dieu tuée
Placèrent Dalila, pâle prostituée,
Couronnée, adorée et reine du repas.
Mais tremblante et disant : IL NE ME VERRA PAS !

*
* *

Terre et ciel ! avez-vous tressailli d'allégresse
Lorsque vous avez vu la menteuse maîtresse
Suivre d'un œil hagard les yeux tachés de sang
Qui cherchaient le soleil d'un regard impuissant ?
Et quand enfin Samson, secouant les colonnes
Qui faisaient le soutien des immenses Pylônes,
Ecrasa, d'un seul coup, sous les débris mortels,
Ses trois mille ennemis, leurs dieux et leurs autels ?

Terre et ciel ! punissez par de telles justices
La trahison ourdie en des amours factices,
Et la délation du secret de nos cœurs
Arraché dans nos bras par des baisers menteurs !

(*Les Destinées.*)

ALFRED DE VIGNY.

ALFRED DE VIGNY (1797-1863), que l'on cite comme l'un des premiers romantiques, resta très à l'écart de ce mouvement et, précurseur du symbolisme contemporain, fut le moins romantique des poètes romantiques. La poésie romantique, en effet, a pour caractéristique la sentimentalité individuelle et le goût du décor pittoresque. Si Vigny a le second de ces caractères, il échappe souvent au premier dans ses grands poèmes.

Sa poésie s'élève, comme il l'a chanté lui-même, à *l'esprit pur* et il donne la parole à des héros impersonnels et univer-

sels. La majesté dédaigneuse, à force de douleur, de sa pensée, la profondeur synthétique de ses poèmes, enfin une sensibilité patricienne à l'extrême, font de lui notre grand poète-philosophe. Aussi, planant dans l'éther spirituel, impalpable, a-t-il rarement parlé d'amour. Son seul poème sur ce thème unique est *La Colère de Samson*. — La cruauté, le désespoir, la fureur vengeresse en sont tels que nous avons tenu à donner quelques fragments moins blessés, plus sereins et sans doute plus humainement vrais, de *La Maison du Berger*. Pour être complet, il faut aussi citer ce passage du long poème d'*Eloa*, où se dresse la figure énigmatique et fatale de ces êtres lucifériens qui portent secrètement, irrésistiblement en eux le destin d'autrui :

« *Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas,*
 « *Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme,*
 « *Dans les désirs du cœur, dans les rêves de l'âme,*
 « *Dans les liens des corps, attrait mystérieux,*
 « *Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.*
 « *C'est moi qui fait parler l'épouse dans ses songes ;*
 « *La jeune fille heureuse apprend d'heureux mensonges*
 « *Je leur donne des nuits qui consolent des jours,*
 « *Je suis le Roi secret des secrètes amours,*
 « *J'unis les cœurs, je romps les chaînes rigoureuses,*
 « *Comme le papillon sur ses ailes poudreuses*
 « *Porte au gazon ému des peuplades de fleurs,*
 « *Et leur fait des amours sans périls et sans pleurs.*
 « *J'ai pris au Créateur sa faible créature ;*
 « *Nous avons, malgré lui, partagé la Nature ;*
 « *Je le laisse orgueilleux des bruits du jour vermeil,*
 « *Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un Soleil ;*
 « *Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre*
 « *La volupté des soirs et les biens du mystère. »*

.

LA MAISON DU BERGER

(FRAGMENTS)

Si ton cœur, gémissant du poids de notre vie,
Se traîne et se débat comme un aigle blessé,
Portant comme le mien, sur son aile asservie,
Tout un monde fatal, écrasant et glacé,
S'il ne bat qu'en saignant par sa plaie immortelle,
S'il ne voit plus l'amour, son étoile fidèle,
Eclairer pour lui seul l'horizon effacé;

Si ton âme enchaînée, ainsi que l'est mon âme,
Lasse de son boulet et de son pain amer,
Sur sa galère en deuil laisse tomber la rame,
Penche sa tête pâle et pleure sur la mer,
Et, cherchant dans les flots une route inconnue,
Y voit, en frissonnant, sur son épaule nue,
La lettre sociale écrite avec le fer;

Si ton corps, frémissant des passions secrètes,
S'indigne des regards, timide et palpitant,
S'il cherche à sa beauté de profondes retraites
Pour la mieux dérober au profane insultant,
Si ta lèvre se sèche au poison des mensonges,
Si ton beau front rougit de passer dans les songes
D'un impur inconnu qui te voit et t'entend,

Pars courageusement, laisse toutes les villes ;
Ne ternis plus tes pieds aux poudres du chemin,

Du haut de nos penses vois les cités serviles
Comme les rocs fatals de l'esclavage humain.
Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,
Libres comme la mer autour des sombres îles.
Marche à travers les champs une fleur à la main.

La Nature t'attend dans un silence austère,
L'herbe élève à tes pieds son nuage des soirs,
Et le soupir d'adieu du soleil à la terre
Balance les beaux lis comme des encensoirs.
La forêt a voilé ses colonnes profondes,
La montagne se cache, et sur les pâles ondes
Le saule a suspendu ses chastes reposoirs.

Le crépuscule ami s'endort dans la vallée
Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
Sous les timides joncs de la source isolée
Et sous le bois rêveur qui tremble à l'horizon,
Se balance en fuyant dans les grappes sauvages,
Jette son manteau gris sur le bord des rivages,
Et des fleurs de la nuit entr'ouvre la prison.

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger,
Qui plus haut que nos fronts lève sa tête altière,
Et garde dans la nuit le pâtre et l'étranger.
Viens y cacher l'amour et ta divine faute ;
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la maison du Berger.

Elle va doucement avec ses quatre roues,
Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux ;
La couleur du corail et celle de tes joues
Teignent le char nocturne et ses muets essieux.
Le seuil est parfumé, l'alcôve est large et sombre,
Et, là, parmi les fleurs, nous trouverons dans l'ombre,
Pour nos cheveux unis, un lit silencieux.

.
.

III

Eva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fit son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Eva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règne sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques,
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort ;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui,
Parfois sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences.
Ton cœur vibre et raisonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences,
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes.
Tes pleurs lavent l'injure et les ingrattitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,

S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Eva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur,
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

« Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations.